



L'évolution de la presse féminine chinoise de 1898 à 1949

Jacqueline Nivard

► To cite this version:

Jacqueline Nivard. L'évolution de la presse féminine chinoise de 1898 à 1949. *Études Chinoises*, 1986, 5 (1-2), pp.157-184. halshs-00178841

HAL Id: halshs-00178841

<https://shs.hal.science/halshs-00178841>

Submitted on 12 Oct 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ÉVOLUTION DE LA PRESSE FÉMININE CHINOISE DE 1898 A 1949

Jacqueline Nivard

Lorsque ce que l'on peut considérer comme la première revue chinoise destinée aux femmes paraît à Wuxi en 1898 (1), elle a déjà deux siècles de retard sur ses homologues occidentales : la presse féminine européenne a vu le jour en Angleterre dès 1693.

L'apparition tardive de la presse féminine s'inscrit dans le contexte général de l'histoire des périodiques en Chine, laquelle est de développement récent puisque, en 1880, il n'y avait encore que quinze revues sur le marché. Mais l'expansion est rapide : soixante titres sont en vente en 1898, 487 en 1917, et 1 200 en 1925 (2). Elle s'accompagne d'un intérêt indubitable pour la presse féminine : on assistera à la création de plus d'une trentaine de titres de 1898 à 1910 (3).

L'avènement de la presse féminine chinoise est à mettre en relation avec la montée des courants d'idées féministes. L'influence de l'Occident, du Japon et du Mouvement de réforme du tournant du siècle est considérable dans ce domaine. Les missionnaires tout d'abord jouent un rôle non négligeable dans l'éducation des Chinoises. La scolarisation des filles entre timidement dans les mœurs au début du siècle. La première école destinée à des Chinoises avait été créée en 1825 par une missionnaire, Miss Grant (4), à Singapour. Neuf années plus tard, un groupe d'Anglaises fonde une « Association pour promouvoir l'éducation des femmes en Asie » (The Society for Promoting Female Education in the East) (5). L'un de ses membres, Miss Alderley, ouvre une école de filles à Java en 1837, puis une autre à Ningbo en 1844 (6). Le traité de Nankin (1842) permet aux mission-

naires de créer des écoles dans les cinq ports ouverts aux étrangers : onze écoles de filles sont ainsi fondées entre 1847 et 1860. En 1858, la signature d'un nouveau traité entre le gouvernement chinois et les gouvernements américain, anglais et français autorise les missionnaires à propager leur foi sur l'ensemble du territoire chinois, et les écoles de filles se multiplient (7).

Les positions féministes des réformateurs de 1898, quant à elles, vont exercer une influence certaine sur l'idée que les intellectuels radicaux se font du rôle des femmes dans la société. Prenant la suite des créations étrangères, la première école de filles fondée par des Chinois a été ouverte à Shanghai dès 1897 (8). Ces écoles chinoises vont se développer rapidement, puisque l'on compte douze créations de 1901 à 1907 à Shanghai (9), et vingt à Pékin en 1908 (10).

Enfin, les étudiants chinois partis aux Etats-Unis et au Japon diffusent, à leur retour en Chine, toutes sortes d'idées nouvelles sur la place des femmes dans la société moderne. Le Japon est particulièrement populaire auprès des jeunes Chinois, qui s'y rendent souvent accompagnés de leurs épouses, voire de leurs familles. On y compte 8 000 étudiants chinois en 1906 (11). Parmi eux se trouvent, à partir de 1901, des jeunes filles venues étudier au Japon avec des bourses ou avec l'aide de leurs familles (12). Elles sont plus de soixante-dix en 1907. Cette même année, des jeunes Chinoises de la province du Jiangxi partent pour les Etats-Unis; elles seront cinquante-deux à y étudier en 1912 (13). Dès qu'ils connaissent quelques rudiments de la langue acquise sur place, les étudiants traduisent livres et articles. Les traductions du japonais sont particulièrement nombreuses au début du siècle, et elles vont jouer un rôle fondamental dans l'introduction des courants d'idées occidentaux (14).

L'influence du Japon

Le développement de l'éducation des filles ne commence pas plus tôt au Japon qu'en Chine, mais il y est très rapide. Les missionnaires y jouent aussi un grand rôle puisque ce sont eux qui fondent les premières écoles, et qu'ils en ouvrent plus de quarante pendant les vingt premières années de l'ère Meiji (15). Dès 1871, des étudiantes partent étudier à l'étranger, qui, à leur retour au pays, font connaître les idées nouvelles sur la condition féminine. En 1872, un décret instaure l'éducation primaire obligatoire pour garçons et filles (16). En 1900, l'Université des femmes japonaises (Nihon joshi daigaku) est ouverte à Tokyo.

La fondation en 1853 du premier périodique féminin japonais, le *Jogaku zasshi* (Journal de l'éducation des jeunes filles) (17), est suivie d'une floraison de revues féminines. Celles-ci sont éditées par des hommes et leur contenu est essentiellement constitué de fictions sentimentales et de conseils pratiques pour la maison (18). Cependant certaines conceptions étrangères sont popularisées par des revues comme *Katei zasshi* (Le Journal de la famille) ou *Sekai fujin* (La Femme dans le monde) (19) : on y aborde en effet le problème de la liberté dans l'amour, de l'égalité économique, ou du droit des femmes à la réalisation de leur personnalité.

Mais c'est la revue *Seitô* (Les Bas bleus), créée en 1911 par la Seitôsha (Société des bas bleus), représentant un groupe d'intellectuelles socialistes, qui ouvre réellement le débat sur la condition féminine. Dès 1913, la revue publie des articles sur «les nouvelles femmes» (*atarashi onna*), sur «le problème féminin» (*fujin mondai*), et sur le problème de l'identité des femmes, articles qui sont repris et commentés à travers une grande partie de la presse japonaise. On y traite de l'amour, de la chasteté, du divorce et de la prostitution. La moraliste et pédagogue suédoise Ellen Key, les féministes Emma

Goldman et Olive Schreiner, le sexologue Havelock Ellis et beaucoup d'autres auteurs occidentaux sont présentés ou traduits. En 1913, certaines revues japonaises consacrent des numéros entiers au problème féminin. La *Maison de Poupée* d'Ibsen est largement commentée dès 1913. La similitude de ces thèmes avec ceux traités par des revues chinoises d'avant-garde comme *Xin qingnian* (La nouvelle Jeunesse) ou *Xinchao* (La nouvelle Vague) (20), et après le mouvement du 4 mai par toute la presse chinoise, est considérable, et il serait intéressant d'étudier plus en détail l'impact du féminisme japonais en Chine.

Les premières revues féminines chinoises

Suivant l'exemple du Japon, les intellectuels chinois commencent à fonder des périodiques féminins à la fin du XIXe siècle. A partir de 1903 et jusqu'en 1907, où sept titres sortent la même année, on compte une moyenne de trois à quatre créations par an. Un certain ralentissement de cette activité survient pendant les quatre années suivantes (une moyenne de deux à trois titres par an) (21). Les premiers périodiques naissent à Shanghai (dix-sept sur trente-sept). Port ouvert, ville de concessions étrangères, cité prospère en pleine expansion démographique, Shanghai est un lieu propice à la diffusion des modes et des courants d'idées de l'étranger. Le second centre de publication est Tokyo, où naissent ou se réfugient certaines revues (22). Les autres titres sont publiés à Pékin (cinq titres), Canton (trois titres), et aussi dans des villes éloignées de l'effervescence intellectuelle comme Guilin, ou Fanyu au Nord du Zhejiang.

La publication d'une revue féminine constitue un acte révolutionnaire dans l'environnement social et politique chinois de l'époque. Jusqu'alors les femmes restaient pour la plupart confinées dans leurs maisons; l'idée de leur

donner des informations sur le monde extérieur, qu'il s'agisse de la Chine ou de l'étranger, était totalement nouvelle. Beaucoup de ces premiers périodiques sont pourtant créés par des femmes : sur un total de trente-sept revues féminines fondées de 1898 à 1911, dix-sept ont une femme pour éditeur responsable, et quatre un homme (on ne connaît pas les éditeurs des autres). En opposition avec l'image alors couramment acceptée de la femme, ces premières journalistes sont des personnes hors du commun, que leur action place en marge de la société. Qiu Jin (23), fondatrice du *Zhongguo nübao* (Le Journal des femmes chinoises), demeure la plus célèbre. On pourrait aussi citer Chen Xiefen, éditrice du *Nüxue bao* (Le Journal des études féminines), Chen Qin, éditrice de *Nüzi shijie* (Le Monde des femmes), ou He Zhen, responsable de la revue anarchiste *Tianyi bao* (Le Journal des principes naturels); d'autres encore.

Les rédacteurs rencontrent des difficultés économiques considérables puisqu'ils financent en général eux-mêmes leur revue. Les périodiques ont souvent une existence éphémère ne dépassant pas quelques mois. *Nüzi shijie*, dont la publication s'échelonne de 1903 à 1906, connaît une longévité inusitée. La diffusion se fait par l'intermédiaire de librairies ou d'agents spécialisés dans la vente de littérature radicale. La survie des revues dépend étroitement de ces revendeurs, dont le moindre manquement ou retard dans les paiements suffit à les mettre en péril. Les revues féminines, dans leur ensemble, ne disposent pas d'un personnel suffisant pour prendre en charge l'organisation de la distribution et la perception des montants de la vente, d'autant que les communications entre les villes sont loin d'être faciles. On connaît mal les chiffres de tirage, que l'on estime à quelques centaines ou au mieux quelques milliers d'exemplaires. Mais ces chiffres ne correspondent pas au nombre réel des lecteurs, car ces derniers se prêtent ou se revendent souvent un même numéro (24).

Les premières revues féminines ressemblent aux autres revues de l'époque. Elles ont un format similaire aux revues étudiantes et sont rédigées en langue classique. Elles comportent des éditoriaux, des traductions, des biographies, des informations sur la Chine et l'étranger, des reportages sur les femmes, des articles sur l'éducation des enfants, et des textes littéraires.

Les principales revendications qui s'y font jour portent sur l'éducation des filles, l'abolition des pieds bandés, et l'égalité des droits entre hommes et femmes. Féminisme et patriotisme vont de pair, car l'on pense que si les femmes reçoivent une éducation et la transmettent à leurs enfants, le niveau général du peuple chinois s'en trouvera amélioré et la Chine deviendra plus forte. L'éducation des femmes est présentée comme une nécessité pour les hommes eux-mêmes, dont les connaissances ne servent de rien tant que leurs compagnes restent dans l'ignorance (25).

L'avènement de Yuan Shikai et ses conséquences

La révolution de 1911 marque un tournant dans l'histoire du féminisme en Chine. Elle apporte quelques améliorations à la condition féminine, puisque dès 1912 le bandage des pieds des fillettes est interdit et la mixité dans les écoles instaurée. Ces deux décisions ne signifient évidemment pas que les problèmes sont résolus : tout au plus marquent-elles une volonté d'améliorer la condition féminine. Mais les femmes qui ont participé à la révolution de 1911 n'ont pas la possibilité de collaborer au gouvernement. A la grande amertume des suffragettes chinoises, la constitution élaborée par l'Assemblée législative de Nankin et rendue publique le 11 mars 1912 ne prévoit aucunement le vote des femmes.

En revanche la révolution de 1911 donne un léger essor à la presse féminine. Dix nouveaux titres apparaissent sur le marché en 1912, dont six à Shanghai (26),

mais c'est pour disparaître aussitôt. La dictature instaurée par Yuan Shikai en 1913 porte un coup d'arrêt aux revendications féministes et se révèle lourde de conséquences pour la presse féminine. La nouvelle législation vise à empêcher les femmes de participer aux réunions, et une surveillance policière étroite s'exerce sur toute parution. La mise en vente des publications n'est autorisée qu'après le versement d'une caution (27). On comptait dix créations de revues en 1912, mais on n'en relève qu'une seule en 1913 et en 1914. La reprise qui s'observe à partir de 1915, avec l'apparition de sept nouveaux titres (28), s'inscrit dans un mouvement général qu'explique la réaction des intellectuels chinois face au vingt-et-une demandes du Japon (29).

Si les revues féministes disparaissent, un nouveau style se fait jour avec la création, en 1911, de *Funü shibao* (Actualités féminines), imité en 1914 par *Nüzi shijie*, puis en 1915 par *Funü zazhi* (La Revue des dames) et *Zhonghua funü jie* (Le Monde des femmes chinoises). Il s'agit là de revues débattant, certes, du rôle de la femme, mais dont le succès commercial repose sur la publication de nouvelles dues à des auteurs de l'école dite «Canards mandarins et papillons» (*Yuanyang hudie pai*) (30). Vivant dans une société où les relations entre hommes et femmes sont étroitement codifiées, les jeunes sont alors extrêmement friands de ce type de littérature, comme l'avaient été les Japonais quinze ans plus tôt (31). Le fait d'avoir un support littéraire n'est d'ailleurs pas un trait spécifique de la presse féminine : il s'inscrit dans l'évolution de la presse périodique chinoise depuis la fin des Qing, qui fait se côtoyer journalisme et fiction (32).

Ces nouvelles revues féminines ne sont plus le fait d'intellectuelles marginales; ce sont des périodiques financés par les grandes maisons d'édition, conscientes de l'intérêt commercial que représente leur lectorat potentiel. *Funü zazhi* est fondé par la Shangwu yinshuguan (ou

Commercial Press), *Zhonghua funü jie* par sa concurrente, la *Zhonghua shuju* (33). Le même phénomène de presse s'observe d'ailleurs au Japon dans les années 1910, où des grandes maisons d'édition comme Hakubunkan, Jitsugyô-no-nihonsha et Kinkôdô, saisissant l'intérêt du marché constitué par les femmes, lancent elles aussi des revues féminines (34).

Les journalistes de cette presse féminine nouvelle manière ne sont plus en majorité des femmes; ce sont des hommes, souvent des étudiants ou des écrivains en début de carrière. L'intérêt pour le rôle des femmes dans la société est grand dans les milieux lycéens et étudiants, et la proportion d'hommes lisant cette presse est considérable. Perry Link, s'appuyant sur une interview de Bao Tianxiao, ancien éditeur de *Funü shibao*, écrit: «Its readership was probably less than ten percent female, while the attraction for more than ninety percent of male readers lay not in progressivism but in curiosity and interest of 'new-style' women» (35). La mixité du lectorat de la presse féminine est un phénomène classique que l'on retrouve dans d'autres pays (36). Pourtant, lorsqu'une grande maison d'édition comme la Shangwu yinshuguan crée une revue féminine, elle vise aussi à gagner le public féminin: «Il conviendrait que tous ceux qui étudient les sciences et la littérature possèdent un exemplaire de *Funü zazhi*. Ce magazine n'est pas intéressant pour les femmes uniquement, mais ces dernières en apprécieront davantage la lecture» (37). Deux années plus tard, l'éditeur déclare dans une publicité que «*Funü zazhi* distraira les femmes (*guige*, litt. «les gynécées») et pourra éveiller les enfants». Pour essayer de conquérir un public plus vaste, les responsables de la Shangwu yinshuguan n'hésitent pas à remplacer le rédacteur en chef, Wang Yunzhang, par une femme (Zhu-Hu Binxia), et à donner ainsi au titre une nouvelle image de marque. Wang Yunzhang aurait écrit les articles et payé Zhu-Hu Binxia pour qu'elle les

signe (38). Cette initiative sera de courte durée, puisqu'en 1917, sans autre explication, le nom de Wang Yunzhang comme rédacteur en chef réapparaît sur la couverture.

La liste des rubriques de ces nouvelles revues est souvent similaire à celle des titres du début du siècle. Les principaux thèmes abordés sont le mariage, la vie de famille, l'éducation des enfants, la science et la médecine, les connaissances pratiques, et le but est d'aider les lectrices à devenir de bonnes mères et de bonnes épouses (*xianqi liangmu*). Il s'agit de périodiques luxueux dont l'objectif est d'abord de promouvoir la condition féminine en encourageant l'éducation, en donnant des nouvelles de Chine et de l'étranger, en parlant des découvertes de la science, etc., et ensuite de divertir, notamment par les jeux et la littérature.

Les revues féministes de la première génération n'hésitaient pas à s'attaquer au système de gouvernement, ainsi qu'à l'éthique confucéenne et à tout ce qu'elle imposait aux femmes. Elles réclamaient le droit des femmes à participer à la vie politique. Les revues du milieu des années 1910, faites par des hommes, contribuent en quelque sorte à la récupération des idées féministes du début du siècle en prenant en charge la défense des femmes dans un contexte nouveau, ouvert aux courants d'idées occidentaux. Les aspirations qui avaient animé les féministes révolutionnaires de 1911 sont oubliées au profit du désir de modernisme et de progrès qui atteint l'ensemble de la société chinoise, alors même que la pénétration occidentale s'intensifie. La presse féministe disparaît dans les années 1910 au profit d'une presse féminine à la recherche de modèles qu'elle va quêrir en Occident, et qu'elle tâche d'adapter tant bien que mal à ce qui peut être sauvé des valeurs traditionnelles. Le débat féministe n'est certes pas totalement clos, mais il se limite à des revues d'avant-garde comme *Xin qingnian*. Il faut attendre le mouvement du 4 Mai 1919

pour assister à la création de nouvelles revues décidées à remettre ces valeurs en question.

L'impact du mouvement du 4 mai sur la presse féminine

Nüjie zhong (L'Horloge des femmes), *Funü pinglun* (La Critique des femmes), *Funü sheng* (La Voix des femmes), *Laodong yu funü* (Le Travail et les femmes) (39), sont des exemples de ces créations du 4 mai. A partir de 1920 paraissent en moyenne sept nouveaux titres par an. La période du 4 mai est un temps fort dans l'histoire du féminisme en Chine, marqué par la publication de revues de meilleure qualité et auxquelles un nombre plus important de femmes participent. Mais la question des femmes est considérée par la plupart des auteurs comme un problème de société, et en fait toutes les revues en traitent. La majorité des auteurs sont des hommes, et les femmes qui écrivent sur la condition féminine ne publient pas nécessairement leurs textes dans la presse féminine. De fait, les meilleurs articles sur la question paraissent plus souvent dans les revues d'avant-garde que dans la presse féminine.

Malgré le développement de Pékin, Canton et Tianjin, Shanghai reste le principal centre de parution. Bon nombre de revues, comme *Funü pinglun*, *Funü zhoubao* ou *Funü sheng*, sont imprimées sur du papier journal, faute de moyens probablement, mais aussi parce qu'il s'agit en réalité de suppléments à des quotidiens. La Shangwu yinshuguan reste la seule maison d'édition à publier une revue féminine autonome; les éditions Shijie de Shanghai (Shanghai shijie shuju) imitent le *Funü zazhi* d'avant 1919 avec *Jiating zazhi* (Revue de la famille), qui continue de publier des «romans papillons». *Jiating zazhi* débute en janvier 1922, pour disparaître en décembre de la même année.

Les revues de l'après 4 mai publient beaucoup de traductions de littérature occidentale. *Funü zazhi*, qui est

représentatif des nouveaux courants, abandonne les auteurs de l'école *Yuanyang hudie* pour des traductions d'auteurs occidentaux du XIXe siècle. La Shangwu yinshuguan n'hésite pas à en changer de nouveau le rédacteur en chef : Wang Yunzhang, qui était un adepte des « papillons », est remplacé par Shen Yanbing (Mao Dun), plus représentatif de la nouvelle *intelligentsia*.

Fait important, les revues de l'après 4 mai cessent de publier des articles vantant les mérites des bonnes épouses et des bonnes mères : à la place, on trouve des textes revendiquant le droit à l'amour, à l'éducation et à l'indépendance économique. De nouveaux sujets, comme l'égalité d'éducation pour les filles, le droit à l'héritage, la limitation des naissances, ou la prostitution, font leur apparition (40). Ces thèmes avaient été effleurés dans la seconde moitié des années 1910 par des revues modérées comme *Funü zazhi* ou *Funü shibao*, mais les auteurs n'osaient pas vraiment remettre en question le cadre familial, même lorsqu'ils le critiquaient. La famille nucléaire fondée sur l'amour entre les époux et sur l'indépendance économique de la femme devient la panacée du bonheur familial.

Les revues féminines d'après le 4 mai ne se consacrent plus au divertissement et aux connaissances pratiques, elles deviennent des revues théoriques de réflexion sur le rôle des nouvelles femmes dans la société. Et c'est l'ensemble de la presse féminine qui traite du problème des femmes (*funü wenti*), de la libération de la femmes (*funü jiefang*), de la chasteté (*zhencao*, qui signifie à la fois chasteté et virginité, deux vertus fondamentales pour la Chinoise traditionnelle), et de l'inégalité des sexes devant la morale. Les auteurs réclament l'égalité de tous et de toutes devant une morale qu'ils cherchent à redéfinir. S'appuyant sur les travaux d'Ibsen et de Key, ils affirment que le mariage n'est moral que s'il est fondé sur l'amour, et qu'inversement, tout mariage non fondé sur l'amour est immoral. Il

faut que les femmes aient une activité professionnelle afin qu'elles puissent avoir des relations sociales publiques (*gongkai shejiao*), et que soient établies la liberté de choix du conjoint et celle du divorce (*ziyou jiehun*, *ziyou lihun*). Les partisans de l'indépendance économique de la femme s'inspirent des travaux de la féministe Charlotte Perkins Gilman pour montrer que cette indépendance est un facteur de bonheur dans le couple, dans la famille et dans la société (41). Pour que le mariage ne soit plus fondé sur un échange d'intérêts, mais sur l'amour, il doit être contracté entre deux personnes économiquement indépendantes, et qui pourront rompre le contrat lorsque les sentiments entre elles seront éteints. Les auteurs citent Bebel qui, dans son ouvrage *La Femme et le socialisme*, démontre que le mariage est une forme de servage reconnue par l'Etat où la femme, assimilée à une prostituée, se vend légalement pour échapper aux difficultés matérielles. L'expression «parasitisme sexuel», inventée par Olive Schreiner dans *Women and Labour* pour décrire l'état de dépendance dans lequel vivent les femmes mariées, est souvent reprise dans les articles de la période du 4 mai. Cette réappréciation du mariage et du divorce débouche tout naturellement sur l'étude de la sexualité, et l'auteur qui a le plus influencé l'époque est sans conteste Havelock Ellis, dont *The Psychology of Sex* est traduit dès 1919; mais on citera aussi Bigelow, V. F. Calverton, ou M. Stopes. Tous ces auteurs insistent sur l'importance de la sexualité dans le mariage. Ils abordent le problème des maladies vénériennes, lesquelles, très répandues à l'époque, sont une véritable hantise pour les Chinois (42).

Les revues féminines ne traitent pas de politique, mais bon nombre de futurs militants communistes collaborent à cette presse, tels Chen Duxiu, Chen Wangdao, Li Da, Qu Qiubai, Deng Yingchao, Xiang Jingyu, etc. Les articles d'inspiration communiste sont nombreux dans *Funü sheng*, *Laodong yu funü*, *Funü pinglun*, *Nüxing* (Les Etoiles),

Funü ribao (Le Quotidien des femmes), *Xin funü* (La nouvelle Femme), *Guangming* (Clarté), *Hubei funü* (Les Femmes du Hubei) (43). Cependant, beaucoup d'intellectuels abandonnent progressivement le combat féministe pour se lancer dans la lutte politique, tandis qu'un grand nombre de féministes accusés d'être communistes vont être éliminés en 1927. Les conservateurs, inquiets de l'évolutions des mœurs, militent pour un retour aux valeurs traditionnelles; la régression du mouvement est inévitable.

Désillusion et fractionnement

On assiste dès lors à une réaction qui s'inscrit, certes, dans un contexte politique hostile aux grands courants d'idées issus du mouvement du 4 Mai, mais qui est également liée à une certaine désillusion. Les intellectuels du 4 Mai estimaient qu'avec l'instauration d'une nouvelle conception de la famille, fondée sur l'amour, ils pourraient résoudre le problème social de la condition féminine. Mais devant la lenteur de l'évolution, bon nombre vont très vite estimer que seule une réforme sociale et politique totale du pays peut faire progresser les femmes, et vont pour cette raison se détourner du combat purement féministe.

Certains libéraux, comme les rédacteurs de *Funü zazhi*, estiment que les relations entre hommes et femmes doivent reposer sur la liberté sexuelle. Zhou Jianren et Zhang Xichen, responsables de la revue, sont démis de leurs fonctions à la suite d'un numéro spécial sur la nouvelle morale sexuelle (44). Ils fondent avec leurs amis de la *Funü wenti yanjiuhui* (Société de recherches sur la question féminine) une nouvelle revue, *Xin nüxing* (La nouvelle Féminité), qui traite essentiellement de problèmes liés à la sexualité (45). Cette revue sera vivement critiquée pour l'audace de ses articles et cessera de paraître au bout de trois ans, faute d'une audience

suffisamment large. D'une manière plus générale, le public masculin semble dans ces années se désintéresser de la presse féminine au profit des revues estudiantines, alors en plein développement.

La deuxième moitié des années vingt voit une nouvelle transformation du contenu des revues féminines. Celle-ci est due tout autant à la reprise en mains du mouvement féministe par les associations contrôlées par le Guomindang, qu'à une redéfinition du féminisme. La femme libérée est éduquée, tout en étant dévouée à son mari et à ses enfants. Cette récupération découle certes de la situation politique nouvelle en Chine, mais elle s'inscrit aussi dans un contexte mondial de régression du mouvement féministe. Les organisations de femmes, très actives depuis la fin du XIXe siècle, se transforment en clubs où les femmes jouent au bridge, parlent cuisine, jardinage, ou mode (46). En Chine comme ailleurs, si le discours féministe n'est pas abandonné, son contenu change radicalement.

Les dirigeants du Guomindang ne se désintéressent pas du problème féminin : ils souhaitent simplement reprendre en main le mouvement. Pourtant l'installation du nouveau régime à Nankin n'y entraîne qu'un timide développement de la presse féminine. On y relève la création d'une revue en 1927, de deux en 1928, qui ne paraissent que quelques mois (47). L'intérêt pour la presse féminine continue cependant de croître dans le reste du pays, comme l'indique le nombre des nouveaux titres : douze en 1925, treize en 1926, onze en 1927, dix en 1928, etc. (48). Les principaux sont *Funü gongmin* (L'Echo de la femme), *Funü shenghuo* (La Vie des femmes), *Fusheng zazhi* (Journal de la vie des femmes). L'éducation féminine se développe, et dans la seconde moitié des années vingt nombreuses sont les revues publiées par des écoles de filles, notamment à Tianjin. De nouvelles associations de femmes commencent aussi à se créer et à publier leurs revues dans les grandes villes. Leur action va être

prépondérante pendant la guerre de résistance contre le Japon.

Le conflit sino-japonais et la presse féminine

Le conflit sino-japonais provoque une floraison de revues féminines : au total, plus de cent périodiques féminins sont publiés pendant la guerre de résistance anti-japonaise (49). Un certain nombre d'entre eux sont d'ailleurs lancés par le Comité de direction des femmes pour le Mouvement de la Nouvelle Vie (Xin shenghuo yundong funü zhidao weiyuanhui) ou par les nombreuses associations de femmes créées à cette époque sous l'égide du Guomindang (il existe plus de 317 organisations en 1941) (50). Ces revues sont publiées dans diverses provinces, et disparaissent souvent au bout de deux ou trois mois : les difficultés qu'elles rencontrent sont évidemment bien pires qu'en temps de paix.

Pour la première fois dans son histoire, cette presse se caractérise par sa politisation. Il s'agit d'encourager les femmes à s'unir pour boycotter les produits japonais et à participer à la guerre de résistance en incitant leurs maris et leurs fils à combattre l'ennemi. On leur demande de seconder les hommes dans certaines tâches : soigner les réfugiés et les soldats, pourvoir à leur approvisionnement ou à leur entretien, aider au transport des vivres vers le front. On les encourage à s'instruire pour mieux résister à l'envahisseur, à se lancer dans la vie économique et à fonder des coopératives, et on loue les initiatives de celles qui se sont engagées dans le combat. Mais parallèlement aux articles poussant les femmes à une prise de conscience politique, on en trouve d'autres sur l'hygiène moderne, sur l'éducation des enfants, sur la vie des femmes en Occident. La littérature a aussi sa place.

La fin de la guerre redonne un dernier essor à la presse féminine chinoise, puisque seize revues sont créées

en 1945, dix-sept en 1946. Mais le nombre baisse rapidement : six créations en 1947, sept en 1948, et seulement deux en 1949 (51). Les lieux de publication sont variés, mais Shanghai compte après guerre peu de nouvelles parutions.

Ce bref survol permet de voir dans quelle mesure les périodiques féminins chinois se sont faits le miroir des grands débats sur la condition des femmes en Chine de la fin du XIXe siècle à l'avènement de la République populaire. La presse féminine, sans être à l'avant-garde du mouvement féministe, a indubitablement contribué à modeler l'opinion publique en vulgarisant, en commentant des idées dont beaucoup avaient été lancées par d'autres revues, plus progressistes.

Cette presse ne forme cependant pas un tout homogène. Il existe plusieurs courants en son sein, qui reflètent des opinions fort diverses. Le niveau des articles est souvent inégal, car les auteurs sont payés à la pige, quand ce ne sont pas tout simplement des lecteurs. Et ils sont rémunérés au nombre de caractères, ce qui ne favorise ni la concision ni la qualité...

Par comparaison avec ce qui se fait en Occident, la presse féminine chinoise dans son ensemble attache peu d'importance à la mode. Si elle diffuse les photos des célébrités de l'époque, on y trouve relativement peu d'images de mode ou d'articles concernant la couture. C'est en fait moins l'apparence et la beauté du corps qui semblent intéresser en Chine, que la santé. Certaines revues sont même entièrement consacrées à la médecine ou à la pharmacopée à l'usage des familles (52). La Shanghai Zhongyi shuju s'implante sur ce marché en créant deux revues, *Jiating yiyao zazhi* (Revue de la pharmacopée familiale) et *Jiating yixue* (La Médecine familiale); la plupart de ces revues paramédicales apparaissent à Shanghai à un moment où les éditeurs cher-

chent aussi à lancer des périodiques destinés à la famille.

La presse féminine publie beaucoup de littérature, principalement des nouvelles. Le paradoxe est que seules de rares femmes-écrivains y publient leurs œuvres. Nombre de femmes cultivées ne lisent pas les périodiques féminins, et ne souhaitent pas non plus y voir paraître leurs écrits : elles leur préfèrent les revues littéraires, voire même des revues d'ordre général, dont elles jugent le niveau supérieur à celui de la presse féminine.

L'historique de la presse féminine chinoise met aussi en valeur l'influence de l'Occident sur son contenu. En quête de modernité, les articles s'inspirent d'auteurs étrangers pour moraliser sur le rôle des femmes chinoises comme épouses, mères et citoyennes. La conséquence de ce côté « théorique » est que la presse féminine chinoise ne donne pas toujours beaucoup d'informations sur la condition féminine en Chine, en particulier en milieu rural. Elle s'adresse à des lecteurs urbains, plus concernés par l'évolution des rapports entre l'homme et la femme en général que par des reportages sur la situation des Chinoises. Malgré le chiffre élevé des parutions, et le fait qu'elles concernent un assez grand nombre de villes, et malgré leur diversité, l'impact est très limité. Comme on l'a vu, la plupart des titres sont éphémères et ont des tirages peu importants. Leur coût de vente est élevé, car ils ne bénéficient pas, comme en Occident, du soutien financier de la publicité (53). Dans tous les cas, dans une société à dominante rurale où le taux d'alphabétisation des femmes demeure très bas, le public de la presse féminine ne peut être qu'extrêmement restreint.

Plus d'un quart de ces revues voient le jour à Shanghai (125 sur 400); il n'en reste pas moins que les autres centres importants de publication - Pékin (trente neuf titres), Tianjin (vingt-cinq titres), Canton (vingt-deux titres), Nankin (quatorze titres) et Chongqing pendant la guerre (vingt-quatre titres) (54) - constituent un réseau non négligable sur l'ensemble du territoire (55).

Un dépouillement de ces collections, qui n'ont jamais encore été étudiées, donnerait peut-être une vision différente de l'histoire du féminisme en Chine et permettrait de voir si des mouvements provinciaux ont pu exister indépendamment de l'influence de Shanghai et de l'Occident.

En effet, la plupart des études menées, tant en Chine qu'à l'étranger, sur la presse féminine chinoise, portent sur ses débuts et sur son développement pendant la période du mouvement du 4 mai. La bibliographie qu'on trouvera dans ce même numéro montre son développement considérable pendant la guerre sino-japonaise, ainsi qu'une certaine constance dans le nombre annuel de parutions jusqu'en 1949 (56). Des études seraient à mener sur le rôle d'information et de mobilisation que joue alors la presse féminine, sur la nouvelle image du féminisme que propagent ces revues pendant et après la guerre sino-japonaise.

Jacqueline Nivard est bibliothécaire et chercheur au Centre de Recherches et de Documentation sur la Chine Contemporaine de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

NOTES

1. Il est difficile d'affirmer avec certitude la date de création de la première revue féminine chinoise tant les sources diffèrent. Selon les sources chinoises (voir notre bibliographie dans ce même numéro), deux périodiques auraient été fondés en 1898 (le *Wuxi baihua bao* et le *Nūxue bao*), suivis en 1899 par le *Nūbao*, qui prend en 1903 (ou 1902 selon certains auteurs) le nom de *Nūxue bao*. C. Beahan et E. Bellefroid considèrent ce dernier comme le premier «vrai» périodique féminin chinois, car rédigé par des femmes, alors que le *Wuxi baihua bao*, bien que réalisé par des femmes, était destiné à un public mixte. Cf. Charlotte Beahan, «The Women's Movement and Nationalism in late Ch'ing China», thèse de l'Université Columbia, New York, 1976; Emmanuel Bellefroid, «Qiu Jin et le féminisme chinois à la fin du XIXe

siècle», thèse de l'EHESS, Paris, 1979. Le *Nüxue bao* créé en 1898 à Shanghai est mentionné par Chang Yü-fa («Women - A New Social Force», *Chinese Studies in History*, hiv. 1977-1978, pp. 29-55) et Shen Zhi («Xinhai geming qianhou de nüzi baokan», communication présentée au congrès pour le soixante-dixième anniversaire de la révolution de 1911, Wuhan, oct. 1981); mais peut-être ces deux auteurs ont-ils confondu avec le titre paru en 1902/1903.

2. Roswell Britton, *The Chinese Periodical Press 1802-1912*, Taipei, Ch'eng-wen, 1966 (première édition Shanghai, 1933)

3. Voir Annexe 2

4. *Christian Education in China : A Study made by an Educational Commission on representing the Mission Boards and Societies conducting Work in China*, New York, Committee of Reference and Council of the Foreign Missions Conference of America, 1922, p. 256

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

7. Ida Belle Lewis, *The Education of Girls in China*, San Francisco, Chinese Materials Center, 1973 (première édition New York, 1919), p. 19.

8. Charlotte Beahan, «Feminism and Nationalism in the Chinese Women's Press, 1902-1911», *Modern China*, vol. 1 (4), 1975, p. 380, citant Zheng Zhefan, *Zhongguo xiandai nüzi jiaoyu shi*, Shanghai, Zhonghua shuju, 1936, p. 21.

9. *Ibid.*, citant M. E. Burton, *The Education of Women in China*, New York, 1911, p. 112.

10. *Ibid.*, pp. 125-127.

11. Tam Yue-him, Sanetô Keishu, Ogawa Hiroshi, *Zhongguo yi Riben shu zonghe mulu*, Hong Kong, 1980, p. 58.

12. Li Xisuo, «Xinhai geming shiqi funü jiefang yundong de tedian», *Dongbei shida xuebao*, 1981, 5, p. 12.

13. Tam Yue-him et al., *op. cit.*, p. 58.

14. Les traductions du japonais et de l'anglais sont très nombreuses : sur 1 697 ouvrages de sciences sociales traduits entre 1911 et 1940, 760 le sont de l'anglais et 697 du japonais; sur 1 558 œuvres littéraires traduites, 550 le sont de l'anglais et 270 du japonais.

15. Nancy Andrew, «The Seitôsha : An Early Japanese Women's Organization, 1911-1916», *Papers on China*, 6, 1972, pp. 45-67.

16. Margaret Neuss, «Die Seitôsha : Der Ausgangspunkt der japanischen Frauenbewegung in seinen Zeitgeschichtlichen und Sozialen Bedingungen», *Oriens Extremus*, 1, 1971, p. 14.

17. *Ibid.*, p. 17.

18. Andrew, *op. cit.*, p. 48.

19. Neuss, *op. cit.*, p. 17.

20. Voir l'étude de Francesca Cini dans ce même numéro.

21. Voir Annexe 2; quatre des sept titres sont publiés à Shanghai.

22. *Baihua bao*, *Zhongguo xin nüjie*, *Zhongguo funü jie zazhi*, *Tianyi bao*, *Nübao*, *Liu Ri nüxue hui zazhi*, *Ershi shiji zhi Zhongguo nüzi* sont créés à Tokyo

23. Voir Catherine Gipoulon, *Qiu Jin. Pierres de l'oiseau Jingwei*, Paris, Editions des femmes, 1976.

24. La seule revue pour laquelle nous possédons des chiffres est *Zhongguo xin nüjie*, qui aurait eu un tirage mensuel de 7 000 exemplaires (voir Beahan, *op. cit.*, p. 211, et Bellefroid, *op. cit.*, p. 200). Ce chiffre, avancé par la rédactrice en chef de la revue, semble considérable par comparaison avec les tirages des revues féminines des années vingt, lesquelles, d'après nos données, atteignent difficilement plusieurs milliers d'exemplaires (voir Jacqueline Nivard, «Histoire d'une revue féminine chinoise : *Funü zazhi* 1915-1931», thèse de l'EHESS, Paris, 1983, pp. 65-66).

25. Un grand nombre de textes de cette période ont été réédités à Taiwan. Voir Zhang Yufa et Li Youning, *Jindai Zhongguo nüquan yundong shiliao 1842-1911*, Taipei, Zhuanji wenxueshe, 1975.

26. Six créations à Shanghai, deux à Pékin, une à Suzhou et une à Tianjin. Voir Annexes 2 et 3.

27. Chow Tse-tsung, *The May Fourth Movement : Intellectual Revolution in Modern China*, Stanford, Stanford University Press, 1960, pp. 43-44.

28. Voir Annexe 2.

29. Lee-hsia Hsu Ting, *Government Control of the Press in Modern China 1900-1949*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1974, pp. 51-54.

30. Ce terme, qui fait référence aux couples de canards mandarins et de papillons, représentation traditionnelle des amoureux, désigne un groupe littéraire d'auteurs de romans d'amour en langue classique.

31. Neuss, *op. cit.*, p. 177.

32. C. T. Hsia, «Literary Trends I : The Quest for Modernity, 1895-1927», in J. K. Fairbank (ed.), *The Cambridge History of China*, vol. 12, *Republican China 1912-1949, Part I*, pp. 452-454.

33. La *Zhonghua shuju* lance sa revue destinée aux femmes, comme la *Shangwu yinshuguan*, en janvier 1915, mais elle échoue dans sa tentative et cesse la parution de *Zhonghua funü jie* dès juin 1916.

34. Neuss, *op. cit.*, p. 177.

35. Perry Link, *Mandarin Ducks and Butterflies : Popular Fiction in Early Twentieth-Century Chinese Cities*, Berkeley, University of California Press, 1981, p. 250.

36. La revue *Jogaku zasshi* (cf. *supra*), en principe destinée aux femmes, était également lue par un grand nombre d'hommes. Cf. Masaaki Kosaka, *Japanese Thought in the Meiji Era*, Tokyo, Pan-Pacific Press, 1958, p. 264. De même, la presse féminine française à ses débuts, au XVIII^e siècle, touche une large public masculin : voir Caroline Rimbault, «La presse féminine au

XVIIIème siècle : Place de la femme et système de la mode», thèse de l'EHESS, Paris, 1981, p. 119.

37. Nivard, *op. cit.*, pp. 39-40.

38. *Ibid.*, p. 40.

39. Voir *Wusi shiqi qikan jieshao*, Pékin, Sanlian, 1979 (première édition Shanghai, 1962); Roxane Witke, «Transformations of Attitudes towards Women during the May Fourth Era of Modern China», thèse de l'Université de Berkeley, 1971. Les principaux textes concernant cette période ont été réédités dans Mei Sheng (ed.), *Zhongguo funü wenti taolun hui*, Shanghai, Xin wenhua shushe, 1926, et plus récemment dans *Wusi shiqi funü wenti wenxuan*, Pékin, Renmin chubanshe, 1981.

40. Nivard, *op. cit.*, pp. 99-108.

41. *Ibid.*, pp. 100-101, 107-108.

42. *Ibid.*, pp. 109-116.

43. Voir Chris Gilmartin, «Recent Developments about Women in the RPC», *Republican China*, 10 (16), 1984. Chris Gilmartin vient de soutenir à l'Université de Pennsylvanie une thèse sur les efforts du PCC pour mobiliser les femmes de 1921 à 1927.

44. Nivard, *op. cit.*, pp. 116-125.

45. Nivard, *op. cit.*, pp. 158-162. Cette revue est financée à ses débuts par cinquante personnes ayant versé chacune cinq yuan pour constituer un capital, et qui y écrivent des articles. Le succès est rapide et, au bout de six mois, l'association fonde la Kaiming shudian.

46. Lois Banner, *Women in Modern America : A Brief History*, New York, 1974, pp. 131-171.

47. Voir Annexe 2.

48. Voir Annexe 2.

49. Lu Fang, «Kangzhan shiqi Zhongguo de fuyun gongzuo», *Donghai daxue lishi xuebao*, 1977 (1), p. 16.

50. Elisabeth Croll, *Feminism and Socialism in China*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1978, p. 179.

51. Voir Annexe 2.

52. *Jiating yiyao zazhi* (1930/01-1930/11); *Jiating yixue* (1931/01-1931/12); *Funü yibao* (1933/01-1935/02); *Jiating yiyao* (1944-1948/01); *Jiating yiyao changzhi* (1934/06); *Jiating yixue* (1944/04); *Jiankang jiating* (1937/01-1937/07); *Jiankang jiating* (1939/04-1944/09).

53. Nivard, *op. cit.*, pp. 9-10, 61-62, 141.

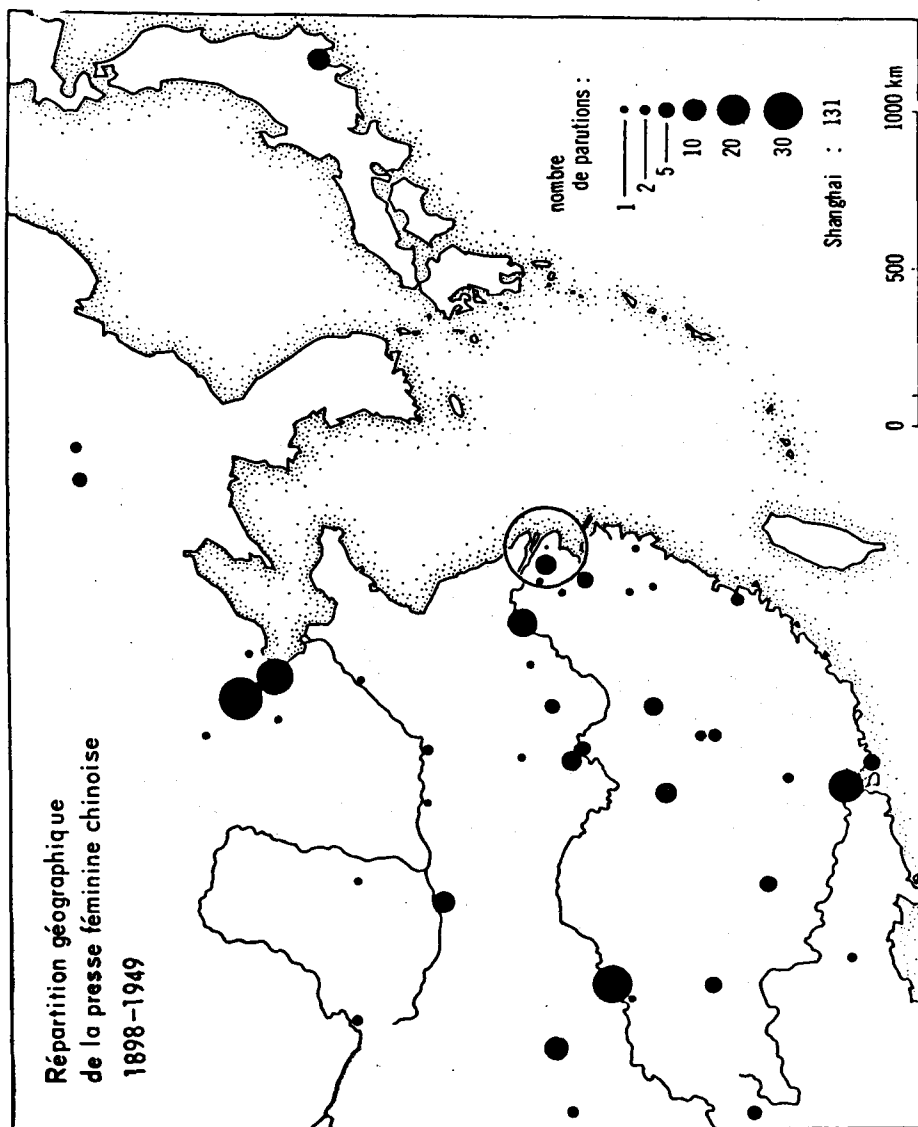
54. Voir Annexe 2.

55. Voir Annexe 1.

56. Voir Annexe 2.

ANNEXE 1

Carte des lieux de création des revues féminines



ANNEXE 2

Nombre de parutions annuelles

Ces graphiques font apparaître le développement de la presse féminine chinoise à partir du mouvement du 4 mai 1919.

Shanghai est la seule ville où l'on observe à la fois une constance dans les parutions et un développement reflétant celui de la presse féminine chinoise dans son ensemble. L'établissement du régime de Nankin ne modifie pas vraiment la répartition géographique de la presse féminine, mais il provoque la création de quelques titres dans cette ville.

En revanche la guerre sino-japonaise bouleverse le tableau. A partir de 1941, la censure japonaise se fait extrêmement sévère et saisit toute publication jugée trop patriote. Shanghai est particulièrement contrôlée. L'année 1942 ne voit la naissance que de cinq publications, dont une seule à Shanghai. Chongqing a pris le relais et, dès 1937, est devenu un centre important pour la publication de titres féminins (un seul périodique avait été publié à Chongqing avant la guerre : *Funü zhoukan* [L'Hebdomadaire de la femme], revue de l'Association des femmes de Chongqing, qui ne fait paraître qu'un seul numéro). Certaines revues publiées à Chongqing auront des durées remarquables (voir Annexe 3, n° 3, 20, 22, 28).

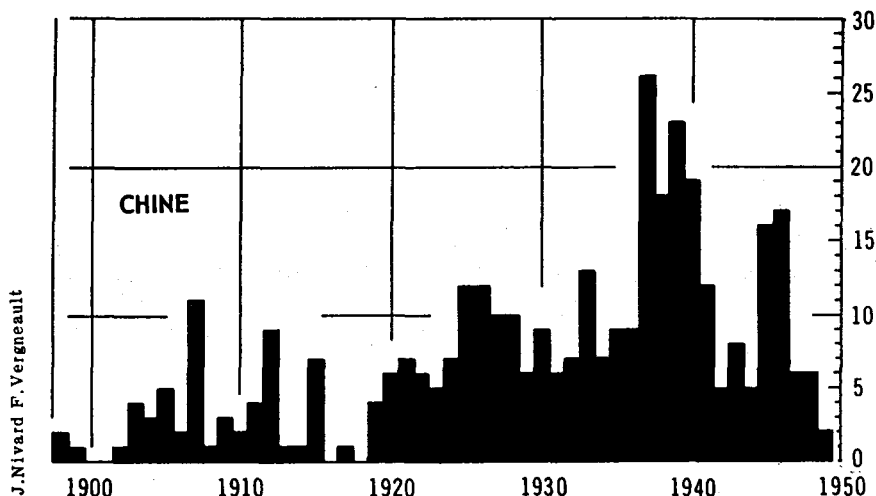
Tianjin voit naître quelques titres aux lendemains de la révolution de 1911 et du mouvement du 4 mai, mais surtout au début des années trente, où des écoles de filles comme Nankai nūzhong publient plusieurs revues. Le *Nankai nūzhong yuekan* (Mensuel de l'horloge des femmes) sera publié pendant quatorze ans (voir Annexe 3, revue n° 14). On recense au Hebei une dizaine de revues d'écoles de filles dans les années trente.

De même, on assiste à Pékin à la création de périodiques lors des grands événements nationaux, notamment dans les années vingt, où l'effervescence intellectuelle dans la ville est grande.

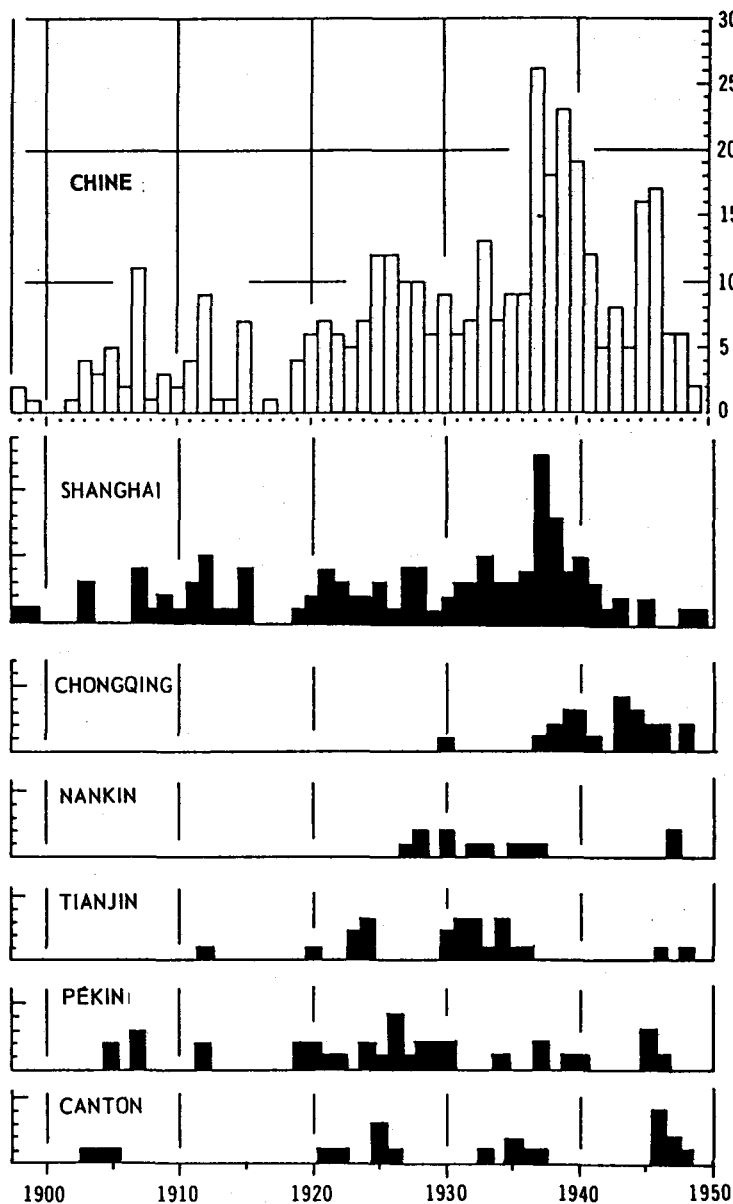
On note la présence de revues féminines à Canton dès le début du siècle (La Guangzhou Mengxue shuju publie *Furu bao* en avril 1904), mais il n'y a aucune création nouvelle avant le mouvement du 4 mai. C'est à Canton que seront publiés *Laodong yu funü* et *Xin funü*, puis, en 1925-1926, les revues

de deux associations de gauche très actives dans la ville : la Guangdong funü xiehui publie *Funü xunkan* (1925), tandis que la Guangdong funü jiefang xiehui fait paraître *Guangdong funü xiehui huikan* (1925/07-1925/08), puis *Guangming* (1925/06-1927/07). Deux maisons d'édition lancent des revues féminines : Guangzhou Zhengda shuju est l'éditeur de *Funü shenghuo* (1935/07), et la Guangzhou Xierong tushuguan celui de *Funü shijie* (1935/09-1945/05). Si aucun nouveau titre n'est publié à Canton pendant l'occupation sino-japonaise (à partir de 1938), une reprise importante a lieu à la libération de la ville.

Nombre de parutions annuelles (Chine) de 1898 à 1949



Nombre de parutions annuelles (Chine et principales villes) de 1898 à 1949



ANNEXE 3

Naissance et durée des périodiques féminins chinois, 1898-1949

Seuls apparaissent sur ce graphique les titres dont on connaît la date de création. Cette dernière est indiquée par des points; les traits indiquent la durée d'existence. Les périodiques dont la durée d'existence est supérieure à cinq ans ont été numérotés (cf. ci-dessous). Comme on peut le constater, le nombre de créations ne cesse d'augmenter à partir des années vingt, mais à toutes les époques la plupart des titres naissent et disparaissent aussitôt. On remarque aussi quelques titres ayant joui d'une longévité remarquable, comme *Funū xunkan* (1917/06-1948), revue sur laquelle nous ne disposons pas d'informations, et *Nūduo*, périodique fondé par une américaine, Laura M. White, et financé par la Christian Literature Society. Parmi les titres ayant une durée supérieure à cinq ans, on compte plusieurs revues de la YWCA (Young Women Christian Association) (voir n° 7 et 12), et une autre de la WCTU (Women's Christian Temperance Society) (voir n° 6). Ces revues d'obédience religieuse publient un certain nombre d'articles sur l'éducation et sur la vie de famille, ainsi que des poèmes et des nouvelles principalement destinés aux Chinoises. Les revues des écoles de filles disposant de subventions régulières ont aussi, parfois, des existences assez longues (voir n° 8, 11, 14, 17, 18). Les revues des associations de femmes ont été nombreuses, mais éphémères, si l'on excepte la revue de l'association des femmes de l'Anhui qui est publiée pendant treize ans (voir n° 10), et les revues des associations du mouvement pour la Nouvelle Vie (voir n° 22 et 26). Les autres revues ayant une durée supérieure à cinq ans sont publiées par des maisons d'édition comme la Shangwu yinshuguan (voir n° 4) ou la Shanghai rensheng chubanshe (voir n° 22 et 29), ou par des sociétés sur lesquelles nous ne disposons pas d'information.

1 *Shenzhou nūbao*, 1907/11-1913/07, Shanghai

2 *Funū shibao*, 1911/05-1917/04, Shanghai

3 *Nūduo*, 1912-1950/12, Shanghai

4 *Funū zazhi*, 1915/01-1931/12, Shanghai

5 *Funū xunkan*, 1917/06-1948, Hangzhou

- 6 *Jiezhi yuekan*, 1921-1931, Shanghai
- 7 *Nǚ qingnian yuekan*, 1921-1937/07, Shanghai
- 8 *Zhenhua nǚxiao yuekan*, 1926/02-1935/05, Suzhou
- 9 *Funǚ gongming*, 1929/03-1931/11, 1932/01-1944/12, Shanghai, Nankin, Chongqing
- 10 *Anhui funǚ*, 1929/11-1942/03, Anqing, Hefei
- 11 *Hebei shengli nǚzi shifan xueyuan zhoukan*, 1930-1937/06, Tianjin
- 12 *Zhonghua Jidujiao nǚ qingnian hui quanguo xiehui huiwu niankan*, 1930-1937, Shanghai
- 13 *Jiating zhoukan*, 1931/05-1948/01, Tianjin
- 14 *Nankai nǚzhong yuekan*, 1931/05-1945/03, Tianjin
- 15 *Nǚxing*, 1932/01-1941/05, Shanghai
- 16 *Nǚsheng*, 1932/11-1948/01, Shanghai
- 17 *Jinling nǚzi wenli xueyuan xiaokan*, 1933/10-1948, Nankin
- 18 *Huanan nǚzi wenli xueyuan xiaokan*, 1935/09-1945/05, Fuzhou
- 19 *Funǚ shijie*, 1935/09-1945/05, Canton
- 20 *Funǚ shenghuo*, 1937-1950, Chongqing
- 21 *Jiating*, 1937/[06]-1949/03, Shanghai
- 22 *Funǚ xinyun*, 1938/12-1948/11, Chongqing
- 23 *Zhanshi funǚ*, 1939-1944/12, Xi'an
- 24 *Jiating yu funǚ*, 1939/09-1945/10, Shanghai
- 25 *Guangdong funǚ*, 1939/10-1945/12, Qujiang
- 26 *Funǚ yuekan*, 1941-1948, Chengdu
- 27 *Xiandai funǚ sheng*, 1943-1949, Chongqing, Shanghai
- 28 *Jiating niankan*, 1943/09-1948/09, Shanghai
- 29 *Jia*, 1946/01-1952/10, Shanghai

Noissance et durée
des périodiques
féminins chinois
de 1898 à 1949

J. Nivard
P. Vergneault

